

214

Juin
2019

Revue
Trimestrielle

LAN GAGES

Le lexique et ses implications :
entre typologie, cognition et culture

**Irène Baron, Louis Begioni,
Michael Herslund & Alvaro Rocchetti**

ARMAND COLIN

Langages 214, juin 2019 :

Le lexique et ses implications : entre typologie, cognition et culture

La composition de ce numéro a été confiée à I. Baron, L. Begioni, M. Herslund & A. Rocchetti.

Sommaire

Irène Baron, Louis Begioni, Michael Herslund, Alvaro Rocchetti	
Présentation : le lexique entre typologie, cognition et culture	5
André Rousseau	
Réflexions sur l'étude du lexique	19
Louis Begioni, Alvaro Rocchetti	
Typologie lexicale comparée des langues romanes : les spécificités de la langue française et leur implication sur la cognition et la culture	33
Henrik Høeg Müller	
The determining role of MANNER in linguistic event framing	45
Alice Vittrant	
Représentation d'un événement spatial, entre contraintes langagières et invariants typologiques	59
Iørn Korzen	
Anaphors and text structure in Romance and Germanic languages: Typologies in comparison	75
Didier Bottineau	
Cognition, énonciation, perculturation : vers une caractérisation du lexique anglais dans une perspective typologique	91
Lita Lundquist	
Le lexème <i>humour</i> en français et <i>humor</i> en danois : culture, cognition et typologie lexicale	103
Irène Baron, Michael Herslund	
Langue, identité et marque pays : la mise en scène de l'identité nationale	117
Abstracts/Résumés	133

Irène Baron
HEC Copenhague (Danemark)

Michael Herslund
HEC Copenhague (Danemark)

Louis Begioni
Università di Roma "Tor Vergata" (Italie)

Alvaro Rocchetti
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
(France)

Présentation : le lexique entre typologie, cognition et culture

L'analyse des rapports entre langage, cognition et culture nous semble d'un intérêt évident pour l'étude des langues. Si l'examen des relations entre cognition et langage constitue depuis longtemps un des noyaux de la linguistique contemporaine (la grammaire cognitive), il reste encore, malgré des apports intéressants de la linguistique classique et moderne¹, une certaine réticence en ce qui concerne les rapports entre le langage et la culture. Il serait par conséquent intéressant et utile – et c'est là l'objectif du présent volume – d'élargir le champ d'investigation traditionnel et d'examiner plus précisément les interactions entre les trois éléments et les implications qu'elles comportent.

Le domaine idéal et privilégié pour l'analyse est le lexique, à savoir l'ensemble des éléments porteurs de sens autre que grammatical. L'idée directrice est que le lexique et les principes qui le sous-tendent constituent le domaine où les rapports entre les trois éléments se manifestent le plus clairement et peuvent être étudiés de façon systématique dans une perspective typologique.

1. TYPOLOGIE LEXICALE ET COGNITION

L'idée fondamentale de la grammaire cognitive (Langacker 1987 ; Talmy 2000) est que la faculté langagière est une extension des capacités cognitives générales de l'homme. Cette extension s'exprime par des opérations de *symbolisation*, i.e. par la production d'unités significatives, de signes. Ceux-ci sont construits sur des bases universelles déterminées par l'appareil cognitif mais vont en même temps, comme il est bien connu, différer fondamentalement d'une langue à l'autre par les choix qu'opèrent les langues particulières entre les possibilités

1. Voir p. ex. Bréal (1891), Vendryès (1921), Meillet (1952 : 84 *sqq.*), Wierzbicka (1992), Lakoff & Johnson (2003).

offertes par la base cognitive commune à toutes. D'où il s'ensuit que l'on peut regrouper les langues selon les ressemblances et les différences dans la construction de leurs signes.

En dépit de contributions non négligeables d'auteurs comme L. Talmy (1985, 2000), C. Lehmann (1990), P. Juvonen et M. Koptjevskaja-Tamm (2016), la typologie linguistique a, dans une large mesure, délaissé le lexique, préférant porter son attention sur la syntaxe et la morphologie. On rencontre donc l'opinion – que P. Koch (2001), dans son tour d'horizon, s'efforce de réfuter – qu'une typologie lexicale est impossible, justement à cause de sa nature idiosyncrasique et imprévisible, et parce que le monde environnant est le même pour tous. Cette position est représentée de façon particulièrement évidente par le linguiste tchèque V. Skalička :

[...] (dass) es nicht möglich ist, die Verschiedenheiten des Wortschatzes mit den typologischen Methoden zu beschreiben. [...] Für jede Sprache gibt es dieselbe Aussenwelt und so auch dieselbe Basis des Wortschatzes. (Skalička 1965, *apud* Koch, 2001 : 1142²)

L'idée que le vocabulaire de différentes langues est établi sur une base identique est contestée non seulement par P. Koch (2001) mais également par la grammaire cognitive. Une position relativiste est en effet fondamentale pour cette approche :

It is therefore a central claim of cognitive grammar that meaning is language-specific to a considerable extent. Full universality of semantic structure cannot be presumed even on the assumption that human cognitive ability and experience are quite comparable across cultures. (Langacker, 1987 : 47)

L'interprétation « universaliste », la position de V. Skalička, semble présupposer que la fonction du lexique se limite à fournir des étiquettes aux différents éléments qui constituent le monde, ce qui rendrait toute traduction chose facile : il suffirait de remplacer l'étiquette de la langue A par l'étiquette du même phénomène de la langue B. Or, chacun sait que cela n'est pas possible. On peut évidemment rendre le contenu lexical des mots d'une langue donnée dans d'autres langues, mais une analyse plus poussée des concepts montre que les équivalents de traduction sont en fait ancrés dans des systèmes linguistiques différents et n'ont, par conséquent, pas le même sens, la même *intension*, bien qu'ils puissent avoir des *extensions* identiques : si le mot allemand *Kanne* et le mot français *broc* peuvent bien désigner le même objet (avoir des extensions identiques), ces mots sont loin d'avoir la même intension (cf. *infra*).

Non seulement en linguistique mais également, avec le courant constructiviste, dans les sciences sociales, on se rend compte, de plus en plus, que la langue ne se borne pas à reproduire la réalité, elle la *construit* en grande partie, ce qui était

2. « [...] (qu') il n'est pas possible de décrire les différences des vocabulaires avec les méthodes de la typologie. [...] Pour toute langue, il y a le même monde environnant, donc la même base pour le vocabulaire. »

déjà entrevu par W. von Humboldt dans la citation suivante :

J'ai cherché [...] à attirer l'attention sur la simple diversité des langues, et à même temps les concevoir comme une seule et même connaissance et la même base du monde. (Humboldt, [1793])

C'est l'approche cognitive. En y regardant de plus près, on voit des tendances majeures qui se manifestent dans les lexiques. Pour formuler des lois universales déterminées, il faut tenir compte de toute comparaison et de leurs choix parmi ces termes verbaux et nominaux. On ne compte que, par-delà les différences, ce que l'on trouve dans toutes les langues ailleurs (donc « intraduisible ») un état d'esprit assez différent du mot danois *hygge*, qui distingue des écarts sémantiques dominantes. On peut, en linguistique, n'est pas surtout celui qui reflète un lieu de refléter un inventaire de fonction tout à fait centenaire déjà ancienne. Elle circule chez J.-J. Rousseau :

[...] mais les langues ne représentent. Les têtes des idiomes. La raison en est (Rousseau, 1762 : 452)

La perspective a été élargie de « Sapir-Whorf », qui est un principe qui détermine un point de vue a été exprimé

[...] les « catégories » de la langue mesurent la mesure que reflète l'expérience pensons un univers

3. Il existe différentes interprétations d'autres versions, plus éduquées (voir le volume).

déjà entrevu par W. von Humboldt au début du XIX^e siècle, comme il ressort de la citation suivante :

J'ai cherché [...] à attirer l'attention sur le fait que la diversité des langues excède une simple diversité des signes, que les mots et la syntaxe forment et déterminent en même temps les concepts, et que, considérées dans leur contexte et leur influence sur la connaissance et la sensation, plusieurs langues sont en fait plusieurs visions du monde. (Humboldt, [1822] 2000 : 130)

C'est l'approche cognitiviste qui va permettre d'établir une typologie lexicale. En y regardant de plus près, on s'aperçoit en effet que tout lexique comporte des tendances majeures qui permettent une comparaison systématique avec d'autres lexiques. Pour formuler ces tendances de façon plus précise, on partira de traits universaux déterminés par l'appareil cognitif – l'arrière-fond de toute typologie et de toute comparaison – et on analysera comment différentes langues font leurs choix parmi ces traits pour constituer leurs classes lexicales, notamment verbales et nominales. C'est en confrontant plusieurs langues que l'on se rend compte que, par-delà les différences évidentes et banales, par exemple le fait que l'on trouve dans telle langue un mot et un concept que l'on ne rencontre pas ailleurs (donc « intraduisible », comme le mot portugais *saudade*, qui désigne un état d'esprit assez particulier de nostalgie et de mélancolie, ou encore le mot danois *hygge*, qui qualifie une certaine ambiance chaude et conviviale), on distingue des écarts systématiques qui permettent d'identifier des tendances dominantes. On peut, dès lors, à juste titre, se demander si le rôle du lexique n'est pas surtout celui d'établir les notions particulières à chaque langue au lieu de refléter un inventaire de notions universelles. Il s'agit, on le voit, d'une fonction tout à fait centrale au sein des capacités cognitives humaines. L'idée est déjà ancienne. Elle circule, entre autres, au siècle des Lumières, où on la retrouve chez J.-J. Rousseau :

[...] mais les langues, en changeant les signes, modifient aussi les idées qu'ils représentent. Les têtes se forment sur les langages, les pensées prennent la teinte des idiomes. La raison seule est commune, [...]. (Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, 1762 : 452)

La perspective a été reprise et raffinée au XX^e siècle dans l'hypothèse dite de « Sapir-Whorf », qui affirme que la langue n'est pas un instrument, mais le principe qui détermine et forme la pensée (Sapir 1921 ; Whorf 1942)³. Le même point de vue a été exprimé par É. Benveniste :

[...] les « catégories mentales » et les « lois de la pensée » ne font dans une large mesure que refléter l'organisation et la distribution des catégories linguistiques. Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé. (Benveniste, 1966 : 6)

3. Il existe différentes interprétations de l'hypothèse : celle que nous exprimons dans cette présentation et d'autres versions, plus édulcorées, que l'on rencontre chez Gumperz & Levinson (1996) ou Korzen (2019, ce volume).

Nous avancerons donc que c'est la langue qui détermine la pensée par les notions, les unités lexicales et les catégories grammaticales qu'elle met à la disposition de l'utilisateur. Et les implications cognitives sont claires : les locuteurs de langues différentes perçoivent bien la même chose, mais c'est leur langue qui leur apprend ce qu'ils voient, puisque les objets ou les événements perçus sont coulés dans le moule de la langue (Herslund, 2007 : 8). Cela tient au fait très simple que la fonction cognitive fondamentale est celle de distinguer et partant de catégoriser. Or, la catégorisation dépend de façon cruciale des mots de la langue : en allemand, par exemple, on dispose d'un mot *Kanne*, qui dénote tout objet servant à verser un liquide, donc la fonction. On peut ensuite préciser cette fonction par composition : *Wein-*, *Wasser-*, *Milchkanne*, etc. les objets demeurant membres de la même catégorie 'Kanne'. Les langues romanes, au contraire, présentent une série de noms, formellement non reliés entre eux (des « mots en langue »), qui renvoient directement à la configuration de l'objet, tels les mots français *cruche*, *broc*, *pichet*, *pot*, etc. (Baron & Herslund, 2005 : 44 sqq.)⁴.

Comment peut-on appréhender ces hypothèses ? Probablement seulement en reconnaissant que le lexique n'est pas une liste d'irrégularités, mais un système qui constitue une partie intégrante de la structure de la langue. Et si l'on dit « structure », l'on dit en même temps « typologie » parce que les structures des langues du monde se regroupent en types par des traits communs qui les distingueront d'autres types. On examinera donc comment différentes organisations du lexique donnent des résultats assez différents en ce qui concerne la « vision du monde », la *Weltansicht* de W. von Humboldt, qui en résulte. Encore une fois, c'est la langue qui nous apprend ce que nous voyons.

On considère souvent que l'étude typologique présuppose une vaste collection de données issues d'un grand nombre de langues, non génétiquement reliées entre elles. On peut néanmoins concevoir également une autre approche, plus modeste certes, mais aussi plus focalisée, à savoir la comparaison systématique des lexiques de deux familles de langues, génétiquement reliées ou non. Les tendances constantes qui en ressortiront permettront d'établir des différences de nature typologique. Ainsi en est-il de la comparaison des langues romanes et des langues germaniques : elles diffèrent systématiquement dans leur constitution lexicale, ce qui permet bien de parler de contrastes typologiques. Rien n'empêche alors, par la suite, afin d'étayer l'hypothèse typologique, d'élargir la gamme de langues étudiées (Greenberg 1966 ; Shopen 1985 ; Comrie 1989 ; Vittrant 2019, ce volume).

4. Il y aura bien sûr souvent, dans les différents champs sémantiques, des mots prototypiques qui auront un emploi plus large que d'autres (Baron, 2003 : 32 sqq.) : c'est, par exemple, le cas du mot français *pot*, qui de *pot de fleurs*, *pot à lait*, *pot de confiture* jusqu'à *pot d'échappement*, couvre un domaine très vaste (v. Begioni & Rocchetti 2019, ce volume). L'essentiel, pourtant, est que ce qui unit ce champ est une ressemblance de configuration, non une identité de fonction, comme dans le cas allemand *Kanne*. Notons, par ailleurs, que nous ne parlerons pas ici de termes génériques tels que *réceptif*, *véhicule*, *siège*, etc.

Toute typologie, selon, un *tertium comparationis*, qu'il existe, comme de composants sémantiques humaines, qui sont le vocabulaire de chaque langue (Wierzbicka 2007). Or, il réside justement dans la typologie lexicale des tendances systématiques sémantiques de l'organisation interne qui confirment la maxime

Les langues diffèrent par ce qu'elles peuvent exprimer

Pour illustrer cette maxime, prenons le cas du déplacement ou de la déviation dans les langues germaniques. Elles n'expriment pas la déviation sémantique incluant 'se-déplacer-sur-un-terrain-stable' en élargissant ces mêmes verbes 'dehors-se-déplacer' sur-un-terrain-stable. Dans les langues romanes, c'est uniquement la trajectoire, *trahere*, etc. (Baron & Herslund, 2005) qui diverge typologiquement. Dans les langues romanes, à savoir l'italien, les verbes particuliers, *trahere*, *trarre*, des verbes généraux, *trahere*, *trarre* situations de déplacement, comme une série de verbes, *trahere*, *trarre* une vue d'ensemble. En revanche, pour l'italien, qui est précisée (cf. *trahere*, *trarre* des langues romanes), la configuration de l'objet entrevoit donc une série de verbes qui tiennent

5. Il s'agira, bien sûr, de mesurer les verbes seuls en mesure d'exprimer

Toute typologie, en fait toute comparaison, présuppose un point fixe, un étalon, un *tertium comparationis*. Nous poserons que cet étalon est fourni par l'idée qu'il existe, comme nous l'avons laissé entendre précédemment, un ensemble de composants sémantiques universels, donc communs à toutes les langues humaines, qui sont à la fois nécessaires et suffisants pour la description du vocabulaire de chaque langue (Talmy 1985, 2000 ; Wierzbicka 1996 ; Goddard & Wierzbicka 2007). Or, la différence que l'on observe entre les langues du monde réside justement dans le fait qu'elles n'utilisent pas de la même façon cet inventaire sémantique commun (Ullmann 1962 ; Talmy 1985 ; Herslund, 2003 : 14 *sq.*). La typologie lexicale, telle que nous la concevons, s'attache à la description des tendances systématiques de langues différentes dans l'encodage des composants sémantiques qu'elles opèrent dans leurs lexèmes, plutôt qu'à l'étude de l'organisation interne de leurs lexiques. Les différences que l'on peut observer confirment la maxime de R. Jakobson, selon laquelle :

Les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles doivent exprimer, et non par ce qu'elles peuvent exprimer. (Jakobson, 1959 : 84)

Pour illustrer cette affirmation par un exemple simple, on peut prendre le cas du *déplacement* ou de la *trajectoire* (Talmy 1985, 2000 ; Slobin 2006). Ce concept est, dans les langues germaniques, exprimé par des verbes de mouvement qui, en soi, n'expriment pas la trajectoire, mais qui comportent nécessairement un composant sémantique indiquant de quel genre de locomotion il s'agit, p. ex. all. *gehen* 'se-déplacer-sur-un-terrain-stable-à-pied'. Pour décrire une trajectoire, il faut élargir ces mêmes verbes de préfixes ou de particules postverbaux (*hinausgehen* 'dehors-se-déplacer-sur-un-terrain-stable-à-pied' – *er geht hinaus* 'il se-déplace-sur-un-terrain-stable-à-pied-dehors') : c'est ce que la langue *doit* exprimer. Dans les langues romanes, par contre, on se sert de préférence de verbes qui indiquent uniquement la trajectoire sans spécifier son caractère précis : fr. *entrer, partir, sortir*, etc. (Baron & Herslund, 2005 : 39 *sqq.*). Cette différence révèle à elle seule une divergence typologique importante entre les langues germaniques et les langues romanes, à savoir la tendance germanique à se servir d'un grand nombre de verbes particuliers, là où les langues romanes ont presque toujours recours à des verbes généraux. Il en résulte des conceptions tout à fait différentes des situations de déplacement : alors que les germanophones conçoivent la situation comme une série de mouvements que l'on *voit*, les romanophones ont d'emblée une vue d'ensemble de cette même situation, *i.e.* la trajectoire dans sa totalité. En revanche, pour les noms germaniques, c'est avant tout la *fonction* d'un objet qui est précisée (cf. *supra* l'exemple du mot allemand *Kanne*), alors que les noms des langues romanes sont beaucoup plus spécifiques, car ils font référence à la *configuration* de l'objet, la fonction ne faisant qu'en résulter (*ibid.* : 44 *sqq.*)⁵. On entrevoit donc une sorte de complémentarité : les langues germaniques préfèrent des verbes qui tiennent compte de la modalité du procès verbal ; les lexèmes

5. Il s'agira, bien sûr, des substantifs concrets, non dérivés de verbes (Baron & Herslund 2019, ce volume), seuls en mesure d'exprimer la fonction ou la configuration.

syntaxe, donc l'ensemble du système, sont concernés (Begioni & Rocchetti 2018). En effet, comme le dit G. Guillaume :

[...] la systématique de la langue ne retient des apports de l'histoire que ceux qui la servent, qui sont utiles à sa visée constructive propre, c'est-à-dire à sa propre édification, car elle est un édifice, un ouvrage construit. (Guillaume, 1948 : 121)

C'est en recourant au concept de *systémique diachronique* que l'on peut expliquer comment une langue romane comme le français a évolué à partir du latin, endocentrique, pour devenir une langue typiquement exocentrique (Herslund 2005 ; Begioni & Rocchetti 2015). Ce changement de la typologie lexicale en diachronie est étroitement lié au changement de typologie syntaxique. En effet, la structure compacte des unités lexicales (nominales) de la langue française est le résultat d'un ensemble de mécanismes dans lesquels la syntaxe joue un rôle prépondérant (Carlier & Combettes (éds) 2015). Du latin aux langues romanes, on peut observer que la réorganisation de l'ordre des mots (typologie syntaxique) est à mettre en rapport avec le déplacement du verbe qui, de la position finale qu'il avait en indo-européen (position partiellement conservée en latin et en allemand), tend à se rapprocher de son sujet pour occuper la deuxième place dans la phrase. Ce bouleversement syntaxique peut être comparé à une réaction en chaîne linguistique qui va aboutir à une vaste réorganisation de la phrase, tant sur le plan syntaxique que sur le plan lexical. C'est, par exemple, ainsi que l'on peut comprendre le « décompactage » des propositions subordonnées qui, en passant de la proposition infinitive à la proposition complétive finie, deviennent de moins en moins dépendantes du verbe principal dans un nouveau type de phrase limité à gauche par le thème et largement ouvert à droite du verbe. Cette réorganisation systémique et syntaxique va également se traduire au niveau du lexique, car un même mécanisme est à l'œuvre au sein de la construction du mot pour la liaison lexique-morphologie et pour la combinaison syntaxique des unités lexicales. On constate en effet que l'extraction de la morphologie (sous forme d'éléments antéposés, cf. encore *petit garçon* au lieu de *garçonnet*) va de pair avec l'extraction des éléments lexicaux qui, une fois sortis du cadre du mot, ne peuvent plus se combiner (p. ex. *chute d'eau* au lieu de *cascade*, de l'italien *cascare* 'tomber'). Cela signifie que, lorsque le mécanisme de la dérivation est rompu, il l'est à la fois pour la morphologie et pour les combinaisons lexicales. La tendance à la simplification est aussi manifeste dans les nombreux cas où la composition d'origine se lexicalise, ce qui la fait disparaître en tant que construction morphologique transparente : ainsi, *cascade*, à l'origine un mot italien, n'est pas décomposable en français. Le résultat de cette réorganisation aboutit à des unités lexicales qui deviennent inanalysables et indépendantes de la morphologie (Marchello-Nizia 1999).

La typologie lexicale exocentrique du français apparaît donc comme une des conséquences de l'évolution d'une typologie syntaxique qui rend la phrase plus ouverte à droite (Marchello-Nizia 2006). La liberté syntaxique acquise permet une plus grande souplesse dans l'insertion des subordonnées dans la phrase, avec des unités lexicales (verbaux) fonctionnant comme un tout et apparaissant

sémantiquement plus abstraites. Il en résulte une vision culturelle de la langue française considérée par certains comme plus « claire » sur le plan du déroulement de la pensée, avec des noms directement reliés « en langue » aux notions qu'ils représentent (et non plus construits par le truchement de la morphologie), et cela au prix peut-être d'une représentation du monde plus éloignée de la réalité que dans les langues endocentriques.

3. TYPOLOGIE LEXICALE ET CULTURE

En ce qui concerne les rapports entre le langage et la société (et sa culture), il convient de rappeler la mise en garde d'É. Benveniste :

Dans le débat incessant sur le rapport entre langue et société, on s'en tient généralement à la vue traditionnelle de la langue « miroir » de la société. Nous ne saurions assez nous méfier de ce genre d'imagerie. Comment la langue pourrait-elle « refléter » la société ? Ces grandes abstractions et les rapports, faussement concrets, où on les pose ensemble ne produisent qu'illusions ou confusions. En fait ce n'est chaque fois qu'une partie de la langue et une partie de la société qu'on met ainsi en comparaison. Du côté de la langue, c'est le vocabulaire qui tient le rôle de représentant, et c'est du vocabulaire qu'on conclut – indûment, puisque sans justification préalable – à la langue entière. Du côté de la société, c'est le fait atomique qu'on isole, la donnée sociale en tant précisément qu'elle est objet de dénomination. L'un renvoie à l'autre indéfiniment, le terme désignant et le fait désigné ne contribuant, dans ce couplage un à un, qu'à une sorte d'inventaire lexicologique de la culture. (Benveniste, 1974 : 272)

La vision traditionnelle de la langue « miroir » de la société, qu'É. Benveniste dénonce comme une erreur fondamentale, peut avoir une certaine valeur en ce qui concerne la culture matérielle d'une société donnée, la langue reflétant ses outils, ses vêtements, etc. en les dotant de noms inconnus ailleurs. Mais quand il s'agit de saisir les relations subtiles qui caractérisent les rapports entre la langue et l'identité commune des membres de la société, *i.e.* les valeurs, idées et coutumes du groupe humain qui constitue cette société, le langage en devient le fondement même, puisque ces valeurs, etc. sont justement forgées par la langue.

On dit couramment que l'accès le plus direct à ce que l'on appelle le caractère national est la langue :

Language is one of the most accessible manifestations of what we experience as 'national character'. (Elias, [1939] 2000 : 94)

Cette idée est vieille de plusieurs centaines d'années et remonte au moins à Isidore de Séville au VII^e siècle :

Ex linguis gentes, non ex gentibus linguae exortae sunt. (Isidore, *Etymologiae*, Liber IX : « De linguis, gentibus, regnis, militia, civibus, affinitatibus », *apud* Korzen, 2005 : 44 ⁶)

6. « Les peuples naissent des langues, non les langues des peuples. »

Plus près de nous, au XVIII^e siècle :

Le indoli dei popoli nostri temporis st...

L'idée est une erreur, c'est parce que la langue a un rôle central dans la culture dans notre langue. Elle définit notre culture au préalable, indépendamment. On peut, dans une culture, des valeurs sont déterminées dans le type lexical des mots français *liberté*, le débat public, des contreparties dans les langues et relatives – ce qui n'est bien la constitution d'une culture appelé la « vision nationale » donc en présence de la langue pas dans le sens qu'elle est prédisposée à une culture langue qui fournit des outils propres à une culture.

4. COMPOSITION

Le projet présente les aspects des rapports entre la langue, la cognition, culture, dialectique : si l'on a des langues différentes, la langue en général (notamment au temps, ces influences culturelles, qui à leur...

L'articulation de la langue, ce que l'accent est la culture.

L'article d'André le volume, énoncé

7. « Les mentalités des

Plus près de nous, le point de vue est repris, entre autres, par G. Vico au XVIII^e siècle :

Le indoli dei popoli si formano con le lingue e non le lingue con le indoli. (Vico, *De nostri temporis studiorum ratione*, 1709⁷)

L'idée est une extension de la perspective relativiste exposée dans la section 1 : c'est parce que la langue forme, ou du moins influence, la pensée qu'elle va jouer un rôle central dans l'établissement et l'évolution d'une identité nationale. C'est dans notre langue que sont établies et exprimées les valeurs, les idées, etc. qui définissent notre culture et notre identité particulières. Ces valeurs n'existent pas au préalable, indépendamment de leur formulation dans une langue particulière. On peut, dans une large mesure, démontrer que les mots exprimant de telles valeurs sont déterminés par les règles qui régissent la constitution de signes dans le type lexical de la langue en question. C'est le cas, par exemple, des mots français *liberté* et *démocratie* : ils couvrent, dans le discours politique et le débat public, des notions abstraites et des valeurs absolues, alors que leurs contreparties danoises, *frihed* et *demokrati*, dénotent des valeurs plus concrètes et relatives – ce qui reflète une différence générale et fondamentale entre aussi bien la constitution lexicale que ce qu'un peu schématiquement, nous avons appelé la « vision du monde » du français et du danois (Baron 2009). On est donc en présence de différences idéologiques, différences liées à la langue. Non pas dans le sens que c'est la langue qui forme l'idéologie – aucune langue n'est prédisposée à une certaine idéologie, politique ou religieuse – mais que c'est la langue qui fournit l'interprétation particulière des catégorisations et concepts propres à une certaine idéologie.

4. COMPOSITION DU VOLUME

Le projet présenté ici rassemble un nombre d'études qui portent sur différents aspects des rapports entre les trois composants du même complexe : langage, cognition, culture. Ceux-ci se déterminent et se fécondent mutuellement de façon dialectique : si l'appareil cognitif définit dans une large mesure les capacités langagières, la langue que l'on parle influe également sur les capacités cognitives en général (notamment sur la catégorisation, comme mentionné *supra*). En même temps, ces influences jouent un rôle important pour les aspects sociaux de la culture, qui à leur tour vont marquer la langue de leur empreinte.

L'articulation du volume reflète cette triade, langage, cognition, culture, en ce que l'accent est mis tantôt sur le langage et la cognition, tantôt sur le lexique et la culture.

L'article d'André Rousseau, « Réflexions sur l'étude du lexique », qui ouvre le volume, énonce des principes de sémantique générale et décrit les différences

7. « Les mentalités des peuples se forment sur les langues, non les langues sur les mentalités. »

lexicales les plus systématiques entre le français et l'allemand ; il est en même temps un plaidoyer pour l'étude conjointe du lexique, de la morphologie et de la syntaxe sur des bases typologiques. Cette idée est reprise dans l'article de Louis Begioni et Alvaro Rocchetti, « Typologie lexicale comparée des langues romanes : les spécificités de la langue française et leur implication sur la cognition et la culture », qui analyse l'évolution du lexique français dans une optique guillaumienne systémique et comparative. Les deux articles suivants étudient des problèmes linguistiques plus particuliers en considérant, chacun à sa manière, la notion sémantique de *trajectoire* (i.e. le mouvement dirigé, le déplacement). Dans « The determining role of MANNER in linguistic event framing », Henrik Høeg Müller analyse le rôle du composant sémantique [MANIÈRE] dans les verbes de mouvement danois et espagnols, alors que dans « Représentation d'un événement spatial, entre contraintes langagières et invariants typologiques », Alice Vittrant compare les contraintes cognitives et typologiques pesant sur la lexicalisation de la notion de *trajectoire* dans différentes langues européennes, amérindiennes et tibéto-birmanes.

L'article d'Iørn Korzen, « Anaphors and text structure in Romance and Germanic languages: Typologies in comparison », constitue en quelque sorte un pont entre les articles centrés sur le langage et la cognition et les contributions traitant du rôle du lexique dans la culture ; il étudie, dans une perspective typologique, l'usage d'anaphores en danois et en italien dans les discours politiques.

Dans les trois derniers articles, les auteurs explorent l'impact du lexique sur des manifestations culturelles. Celui de Didier Bottineau, « Cognition, énonciation, perculturation : vers une caractérisation du lexique anglais dans une perspective typologique », analyse les doublons (anglo-saxons et normands) du lexique anglais comme relevant de différents modes de pensée, opératif et spéculatif respectivement, déterminés par les différences générales entre langues germaniques (endocentriques) et langues romanes (exocentriques). Lita Lundquist, dans « Le lexème *humour* en français et *humor* en danois : culture, cognition et typologie lexicale », compare, sur la base d'interviews avec des parlementaires européens, l'usage et le contenu du lexème *humour/humor* en français, langue exocentrique, et en danois, langue endocentrique. Irène Baron et Michael Herslund, dans « Langue, identité et marque pays : la mise en scène de l'identité nationale » proposent une étude sur le rôle du lexique dans l'établissement de l'identité nationale en France et au Danemark, et sur l'utilisation de cette identité, articulée à partir des mots de la langue, dans la promotion des deux pays.

Références

- BARON I. (2003), « Catégories lexicales et catégories de pensée : une approche typologique du danois et du français », dans M. Herslund (éd.), *Aspects linguistiques de la traduction*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 29-53.

- BARON I. (2009), « Les valeurs universelles institutionnelles », *Langages* 214.
- BARON I. & HERSLUND M. (2003), « Typologie typologique du danois », *Langages* 214.
- BARON I. & HERSLUND M. (2007), « L'identité nationale. Analyse typologique », (ce volume)
- BEGIONI L. & ROCCHETTI A. (2003), « Typologie lexicale comparée des langues romanes », (3), Cluj-Napoca, Editura Universitatii Babeş-Bolyai.
- BEGIONI L. & ROCCHETTI A. (2007), « Le cadre de la syntaxe », *Fonctionnements* 214.
- BEGIONI L. & ROCCHETTI A. (2009), « Les spécificités de la langue française », *Langages* 214.
- BENVENISTE É. (1966), *Le langage général*, t. 1, Paris, CNRS.
- BENVENISTE É. (1974), *Le langage général*, t. 2, Paris, CNRS.
- BRÉAL M. (1891), « Le mot », *Revue de linguistique* 615-639.
- CARLIER A. & COMBETTE J. (2003), *Le français : la spécificité*, Paris, CNRS.
- COMRIE B. (1989), *Langue et culture*, Paris, CNRS.
- ELIAS N. ([1939] 2000), *Le processus civilisationnel*, Paris, CNRS.
- GODDARD C. & WIERZBICKI A. (2003), *Intercultural and intercultural Linguistics: Implications for Translation*, Amsterdam, Benjamins.
- GREENBERG J. H. (1966), *Universals of Language*, Cambridge, MIT Press.
- GUILLAUME G. (1948), *Le français moderne*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GUMPERZ J. J. & LEVINSKY J. (1993), *Crosslinguistic Linguistics*, New York, Cambridge University Press.
- HERSLUND M. (2003), « Les langues de la traduction », *Langages* 214.
- HERSLUND M. (2005), « Les langues de la traduction », in I. Korzen & P. L. (éd.), *Langages* 214.
- HERSLUND M. (2007), « Les langues de la traduction », *Langages* 214.
- HERSLUND M. (2010), « Les langues de la traduction », in E. Cresti & I. (éd.), *Endocentric/Exocentric*, Paris, CNRS.
- HERSLUND M. (2014), « Les langues de la traduction », roman et en germ.

- BARON I. (2009), « Les notions de *liberté* et de *démocratie* au Danemark et en France : valeurs universelles ou culturelles ? », in I. Korzen & C. Lavinio (eds), *Lingue, culture e testi istituzionali*, Firenze, Cesati, 231-252.
- BARON I. & HERSLUND M. (2005), « Langues endocentriques et langues exocentriques : approche typologique du danois, du français et de l'anglais », *Langue française* 145, 35-53.
- BARON I. & HERSLUND M. (2019), « Langue, identité et marque pays : la mise en scène de l'identité nationale. Analyse illustrée par une approche contrastive franco-danoise », *Langages* 214. (ce volume)
- BEGIONI L. & ROCCHETTI A. (2015), « Quelles perspectives psychomécaniques pour une systématique comparée des langues romanes », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia LX* (3), Cluj-Napoca, Editura Presa Universitar Clujean, 9-20.
- BEGIONI L. & ROCCHETTI A. (2018), « Grammaticalisation, dématérialisation et déflexivité dans le cadre de la systématique diachronique des langues romanes », dans S. Hancil (éd.), *Fonctionnements linguistiques et grammaticalisation*, Limoges, Lambert-Lucas, 59-79.
- BEGIONI L. & ROCCHETTI A. (2019), « Typologie lexicale comparée des langues romanes : les spécificités de la langue française et leur implication sur la cognition et la culture », *Langages* 214. (ce volume)
- BENVENISTE É. (1966), « Tendances récentes en linguistique générale », *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, 3-17.
- BENVENISTE É. (1974), « Deux modèles linguistiques de la cité », *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 272-280.
- BRÉAL M. (1891), « Le langage et les nationalités », *Revue des deux Mondes* 108, 3^e période, 615-639.
- CARLIER A. & COMBETTES B. (éds) (2015), *Langue française n° 187 : Une tendance évolutive du français : la spécialisation de la catégorisation morphosyntaxique*, Paris, Dunod/Larousse.
- COMRIE B. (1989), *Language Universals and Linguistic Typology*, Oxford, Basil Blackwell.
- ELIAS N. ([1939] 2000), *The Civilizing Process*, Oxford, John Wiley & Sons Ltd.
- GODDARD C. & WIERZBICKA A. (2007), "Semantic primes and cultural scripts in language learning and intercultural communication", in G. Palmer & F. Sharifian (eds.), *Applied Cultural Linguistics: Implications for Second Language Learning and Intercultural Communication*, Amsterdam, Benjamins, 105-124.
- GREENBERG J. H. (1966), *Language Universals*, La Haye, Mouton.
- GUILLAUME G. (1948), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1947-1948 (Série C)*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion. [leçon du 27 février 1948]
- GUMPERZ J. J. & LEVINSON S. C. (eds.) (1996), *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge/New York, Cambridge University Press.
- HERSLUND M. (2003), « Pour une typologie lexicale », dans M. Herslund (éd.), *Aspects linguistiques de la traduction*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 13-27.
- HERSLUND M. (2005), « Lingue endocentrique e lingue esocentriche : aspetti storici del lessico », in I. Korzen & P. D'Achille (eds), *Tipologia linguistica e società*, Firenze, Cesati, 19-30.
- HERSLUND M. (2007), « De la typologie lexicale au raisonnement juridique : présentation du projet danois », *Scolia* 22, 7-19.
- HERSLUND M. (2010), « Predicati e sostantivi complessi : complementarità e isomorfia », in E. Cresti & I. Korzen (eds.), *Language, Cognition and Identity: Extensions of the Endocentric/Exocentric Language Typology*, Firenze, Firenze University Press, 1-8.
- HERSLUND M. (2014), « Mouvement et déplacement : typologie des verbes de mouvement en roman et en germanique », in I. Korzen, A. Ferrari & A.-M. De Cesare (eds.), *Tra romanistica*

Le lexique et ses implications : entre typologie, cognition et culture

- e germanistica : lingua, testo, cognizione e cultura / Between Romance and Germanic: Language, Text, Cognition and Culture*, Bern, Peter Lang, 75-94.
- HERSLUND M. & BARON I. (2005), « Présentation : typologie lexicale et au-delà », *Langue française* 145, 3-9.
- HUMBOLDT W. von ([1822] 2000), « Üeber den Nationalcharakter der Sprachen », *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, D. Thouard (éd.), Paris, Points-Seuil, 130-165.
- JAKOBSON R. ([1959] 1963), "On linguistic aspects of translation", in R. A. Bowers (ed.), *On Translation*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 232-239. [tr. fr. « Aspects linguistiques de la traduction », *Essais de linguistique générale 1 : Les fondations du langage*, traduit de l'anglais et préfacé par N. Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, 1963, 78-86]
- JUVONEN P. & KOPTJEVSKAJA-TAMM M. (eds.) (2016), *The Lexical Typology of Semantic Shifts*, Berlin, De Gruyter Mouton.
- KOCH P. (2001), "Lexical typology", in M. Haspelmath et al. (eds.), *Language Typology and Language Universals*, Berlin/New York, Walter De Gruyter, 1142-1178.
- KORZEN I. (2005), « Lingue endocentrique e lingue esocentrique : lessico, testo e pensiero », in I. Korzen & P. D'Achille (eds), *Tipologia linguistica e società*, Firenze, Cesati, 31-54.
- KORZEN I. (2019), "Anaphors and text structure in Romance and Germanic languages: Typologies in comparison", *Langages* 214. (ce volume)
- LAKOFF G. & JOHNSON M. (2003), *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- LANGACKER R. W. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar I: Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- LEHMANN C. (1990), "Towards lexical typology", in W. Croft, K. M. Denning & S. Kemmer (eds.), *Studies in Typology and Diachrony: Papers presented to Joseph H. Greenberg on his 75th Birthday*, Amsterdam, Benjamins, 161-186.
- LUNDQUIST L. (2005), « Noms, verbes et anaphores (in)fidèles : pourquoi les Danois sont plus fidèles que les Français ? », *Langue française* 145, 73-91.
- MARCHELLO-NIZIA C. (1999), *Le français en diachronie : douze siècles d'évolution*, Paris, Ophrys.
- MARCHELLO-NIZIA C. (2006), *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck.
- MEILLET A. (1952), *Linguistique historique et linguistique générale*, t. II, Paris, Klincksieck.
- MÜLLER H. H. (2014), "Framing of motion events in Danish and Spanish: Some remarks on lexicon vs usage", in I. Korzen, A. Ferrari & A.-M. De Cesare (eds.), *Tra romanistica e germanistica : lingua, testo, cognizione e cultura / Between Romance and Germanic: Language, Text, Cognition and Culture*, Bern, Peter Lang, 115-135.
- SAPIR E. (1921), *Language*, London, Rupert Hart-Davis.
- SHOPEN T. (ed.) (1985), *Language Typology and Syntactic Description I-III*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SLOBIN D. I. (2006), "What makes manner of motion salient? Explorations in linguistic typology, discourse, and cognition", in M. Hickmann & S. Robert (eds.), *Spaces in Languages: Linguistic Systems and Cognitive Categories*, Amsterdam, Benjamins, 59-82.
- TALMY L. (1985), "Lexicalization patterns: Semantic structure in lexical forms", in T. Shopen (ed.), *Language Typology and Syntactic Description III*, Cambridge, Cambridge University Press, 57-149.
- TALMY L. (2000), *Toward a Cognitive Semantics, II: Typology and Process in Concept Structuring*, Cambridge (MA), The MIT Press.

- ULLMANN S. (1962), *Semantics*, Oxford, Blackwell.
- WENDRYÈS J. ([1921] 1968), *Le français moderne*, Paris, Klincksieck.
- VITTRANT A. (2019), « Représentation des invariants typologiques », *Langages* 214.
- WHORF B. L. ([1942] 1956), *Thought and Reality*, New York, Dover Press, 246-270.
- WIERZBICKA A. (1992), *Semantic Specificity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WIERZBICKA A. (1996), *Semantic Specificity*, Cambridge, Cambridge University Press.

- ULLMANN S. (1962), *Semantics: An Introduction to the Science of Meaning*, Oxford, Basil Blackwell.
- VENDRYÈS J. ([1921] 1968), *Le langage : introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Albin Michel.
- VITTRANT A. (2019), « Représentation d'un événement spatial : entre contraintes langagières et invariants typologiques », *Langages* 214. (ce volume)
- WHORF B. L. ([1942] 1956), "Language, mind, and reality", in J. B. Carroll (ed.), *Language, Thought and Reality: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Cambridge (MA), The MIT Press, 246-270.
- WIERZBICKA A. (1992), *Semantics, Culture, and Cognition: Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, Oxford, Oxford University Press.
- WIERZBICKA A. (1996), *Semantics: Primes and Universals*, Oxford, Oxford University Press.